



Basel Ballet an Gala 10
(Foto: Caroline Minjolle)

Dans le solo tiré de *The Empty Sutor* (1980), le danseur est aux prises avec des rouleaux sur lesquels il s'efforce de conserver son équilibre et avec un fauteuil. Chutes, rétablissements, re-chutes; le siège qui se transforme en cage... Désopilant.

Une symphonie de Chostakovitch sous-tend *Sweet Purgatory* (1991) pour trois duos ou deux trios d'une rare plasticité. Ralenti, sensation d'apesanteur, puis vigoureuses projections dans l'espace et, sur la fin, le poids écrasant du destin. Enfin, *Symbiosis* (2001), parfaite illustration, d'un «mano a mano» à la fois physique et psychique. Ce porté parfaitement maîtrisé respire la musique, et la force y est délicate.

Un gala aux couleurs helvétiques

Il est audacieux pour ne pas dire téméraire de réunir des œuvres disparates n'ayant d'autre dénominateur commun que d'avoir été créées entre Lausanne, Berne et Bâle. Nombre de précédents, de la «Tournée des chorégraphes suisses» (1975) à de récents «Galas de la danse suisse», l'attestent. Mais

l'audace peut payer ainsi qu'en témoigne la soirée helvétique que Steps #10 affichait. Un aperçu sinon «simply perfect» – devise de cette édition 2006 du festival que patronne Migros –, du moins parfaitement engageant.

Aux vastes ensembles sont préférées les «petites formes»: solos et duos. Seul le Ballet de Berne vient à treize interpréter une œuvre grave, ample et puissante de Stijn Celis: *The Top of my head is not the top of the world*. En écho aux coups d'archet de Jean Sébastien Bach, quelque chose d'envoûtant se met en place, fort bien réglé, fort bien rodé, et qui tient du rituel. Chorégraphe de la Tanzkompanie Theater St Gallen, Philipp Egli – qui fut naguère, à Lausanne, l'interprète de Philippe Saire – s'abandonne à une danse hectique, frénétique. Un quart d'heure de mouvements jaillissant de toutes les articulations; une endurance qui tient de la performance, même si on se prend à imaginer ce solo dans les jambes, les bras et la tête d'un jeune danseur encore plus possédé.

Directeur du Ballett Basel, Richard Wherlock a légèrement remanié son duo *Light into shade*, dialogue néoclassique riche de déhanchements, d'épaulements et de déséquilibres. Catherine Habasque et Michaël Lamour montrent à quel point ils se sont appropriés le langage de leur chorégraphe. A travers eux, et jusqu'à la jolie touche (au sens propre) finale, le mouvement paraît couler de source. Retour au solo avec Félix Duménil, chorégraphié par Lucia Baumgartner (compagnie inFlux, Berne) et ses jeux de mains espiègles, parfois d'un boxeur, parfois d'un prestidigitateur. En accord... avec les dissonances de la musique de Lior Navok, ces désordres gestuels forment un nouvel art poétique. Quant au Lausannois Arthur Kuggeleyn, il propose un *Kopflös* bien de sa façon. Deux sculpturales «créatures» y balancent résolument quatre paires de fesses idéalement galbées avant de se retourner pour offrir au public les plus beaux déhanchements du monde. Mi-exhibition de peep show, mi-répétition du *Boléro*, ces redites sensuelles fascinent les uns et hypnotisent les autres.

■ Jean Pierre Pastori